

# Mort et renaissance de la parole poétique dans le poème *Neiges*

Esa Christine Hartmann

*Il neigeait, et voici, nous en dirons merveilles : l'aube muette dans sa plume, comme une grande chouette fabuleuse en proie aux souffles de l'esprit, enflait son corps de dahlia blanc.*

(*Neiges*, I, OC, p. 157).

Conçus en 1944 à New York, [...] *du haut de cette chambre d'angle qu'environne un Océan de neiges*<sup>1</sup>, le secret de la *nuit laiteuse*<sup>2</sup> et la magie des *blanches noces*<sup>3</sup> du poème *Neiges* ont déjà fasciné de nombreux lecteurs et inspiré de *beaux travaux de linguistique*<sup>4</sup>. Certains critiques y découvrent le témoignage d'un échec ultime, d'un anéantissement presque mallarméen de la parole poétique, d'un « court-circuitage » de l'écriture, en proie à « l'in-signifiante » du monde et des mots<sup>5</sup>. Or comment expliquer une telle défaite poétique au milieu de tant d'affirmations triomphales et victorieuses telles qu'elles apparaissent dans les écrits de Saint-John Perse ? Comment éclairer cette mise en cause du pouvoir des mots qui crée et justifie l'existence d'un sens ?

La lecture des manuscrits du poème *Neiges* et l'observation des variantes et réécritures qui s'y inscrivent nous aideront à comprendre cette expérience poétique, qui se révèle également à l'intérieur du parcours scriptural sur la page manuscrite.

## Parole d'exil

Évocation nébuleuse et vague d'un songe destiné aux seuls initiés, homme d'exil *Et ceux-là seuls en surent quelque chose, dont la mémoire est incertaine et le récit est aberrant*<sup>6</sup> - le poème *Neiges*, conditionné par une situation exceptionnelle, historique, existentielle et ontologique, est le fruit d'un [...] *singulier dessein où les mots n'ont plus prise*<sup>7</sup>. Le poète à la mémoire incertaine et au récit aberrant est initié à une expérience secrète, mystique, dépassant le langage et le souvenir de [...] *cet éclat sévère où toute langue perd ses armes*<sup>8</sup>. Le récit de cette expérience semble « aberrant » et incohérent, puisque le pouvoir du verbe se brise devant la lumière éclatante de la vision : l'exploration de « l'outre-territoire » entrevu dans le songe exige l'invention d'une langue nouvelle, d'une « outre-langue » existant au-delà des règles de la rhétorique et de l'éloquence classiques.

Héritage poétique d'Ovide, de Du Bellay, de Victor Hugo, mais aussi des poètes post-romantiques, l'expérience de l'exil, caractérisée par le sentiment de la nostalgie et de la mélancolie, provoque sur le manuscrit persien une réaction ambiguë, comme le révèlent les variantes que nous rencontrons dans le passage suivant. D'abord véritablement ressentie et accueillie comme *douceur*, puis censurée idéologiquement et condamnée avec mépris comme *masque de servante*, la *tristesse* change de statut selon les différentes phases rédactionnelles :

Ex 7, p. 2 :<sup>9</sup>

Épouse du monde ma // présence / prudence ! Et quelque part au monde où le silence éclaire un songe de mélèze, la tristesse soulève son masque de <douceur><sup>10</sup> / servante.

<sup>1</sup> *Neiges*, IV, OC, p. 162.

<sup>2</sup> *Neiges*, II, OC, p. 158.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Neiges*, IV, OC, p. 162.

<sup>5</sup> Voir l'article de Marc Gontard, « La métaphore du texte. (Écriture et in-signifiante dans *Neiges* de Saint-John Perse) », in *Espaces Saint-John Perse*, n° 1-2, Aix-en-Provence, Publication de l'Université de Provence, 1979, p. 73.

<sup>6</sup> *Neiges*, I, OC, p. 157.

<sup>7</sup> *Neiges*, IV, OC, p. 162.

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> Sont déposés à la Fondation Saint-John Perse deux états manuscrits du poème *Neiges*, portant les cotes Ex 7 et Ex 8.

## Texte définitif :

*Épouse du monde ma présence !... Et quelque part au monde où le silence éclaire un songe de mélèze, la tristesse soulève son masque de servante.*

(*Neiges*, II, OC, p. 159).

Le deuil métaphysique de la *cécité des hommes et des dieux*<sup>11</sup>, ainsi que la séparation douloureuse de l'être aimé produisent une césure tragique entre le sujet lyrique, *hôte précaire de l'instant, homme sans preuve ni témoin*<sup>12</sup>, et le monde. Cette distance, cette non-immédiateté de l'expérience du réel, caché sous la neige, se trouvent reproduites à l'intérieur du langage poétique : le paysage blanc et pur est en même temps opaque et illisible. La *mimesis*, langage de la nature interprétée par le poète, est devenue impossible. Même si la parole poétique parvient à retenir la vibration lointaine d'une présence invisible, indéchiffrable, le sujet poétique se consacrera désormais à la seule *poiesis*. La réflexivité, l'autoréférentialité d'un discours poétique mettant en scène les lois et les conditions de sa création, à partir d'un langage métapoétique créant un véritable art poétique tel qu'il apparaît dans *Neiges*, deviennent ainsi les critères, de sa littéarité : *L'un des indices majeurs de la « littéarité » n'est-il pas cette faculté d'autoreprésentation de l'écriture [...] ?*<sup>13</sup>

L'expérience d'exil, vécue et décrite dans le poème, est accompagnée d'une aventure poétique, d'une méditation sur [...] *ce haut fait de plume* [...] <sup>14</sup>, sur les modalités de l'écriture. Pour introduire cette réflexion poétique, nombreuses sont les métaphores du langage poétique qui désignent et mettent en présence le texte lyrique lui-même, la page de poésie que nous sommes en train de lire. Ceci explique la présence d'un grand nombre de métaphores de la création littéraire (outils d'écriture tels que *plume*<sup>15</sup>, *navette*<sup>16</sup>), et du *texte-tissage* (*lés*<sup>17</sup>), d'un vocabulaire appartenant à la rhétorique des genres littéraires (*ode*, *récit*<sup>18</sup>, *liturgies*<sup>19</sup>, *plain chant*, *Ave*<sup>20</sup>), et à la linguistique (*élisions*, *phrase*, *préfixes*, *initiale*, *locutions*, *voyelles*<sup>21</sup>), accompagnées d'expressions directement autoréférentielles (*cette page*<sup>22</sup>). Tout un art poétique se trouve mis en abyme dans ce poème qui recrée à travers l'expérience douloureuse de l'exil la mort de la parole poétique sur la page blanche.

Cette poétique, discours secondaire en filigrane, est introduite, dès le début du poème, par la valeur à la fois symbolique, métaphorique et poétique de la neige. Les *neiges de l'absence* forment une métaphore *in praesentia*, la neige étant le symbole de la séparation, de l'éloignement entre le sujet et le monde, muet et indéchiffrable, mystérieux. Par un deuxième procédé métaphorique, créé cette fois-ci à partir d'une métaphore *in absentia*, un deuxième niveau de lecture est amorcé. La neige y devient métaphore de la page blanche, mais aussi de la pureté de l'idée symboliste, jusqu'à devenir le symbole d'une impuissance de créer et d'écrire. Sur le manuscrit du poème, la couleur blanche de la neige forme un contraste éclatant avec la noirceur de l'exil - *l'An noir* - la couleur symbolique portant une charge émotionnelle forte :

---

<sup>10</sup> Les termes figurant entre crochets < > ont été rayés sur le manuscrit.

<sup>11</sup> *Neiges*, II, OC, p. 158.

<sup>12</sup> *Neiges*, IV, OC, p. 162.

<sup>13</sup> M. Gontard, *op. cit.*, p. 73.

<sup>14</sup> *Neiges*, I, OC, p. 157.

<sup>15</sup> *Ibid.*

<sup>16</sup> *Neiges*, IV, OC, p. 163.

<sup>17</sup> *Neiges*, I, OC, p. 157, et IV, OC, p. 163.

<sup>18</sup> *Neiges*, I, OC, p. 157.

<sup>19</sup> *Neiges*, II, OC, p. 158.

<sup>20</sup> *Neiges*, III, OC, p. 160.

<sup>21</sup> *Neiges*, IV, OC, p. 162-163.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 163.

Ex 7, p. 1 :

Et puis vinrent les neiges, les premières neiges de l'An noir

Ex 8, p. 1 :

Et puis vinrent les neiges, les premières neiges de < l'An noir > / l'absence.

Texte définitif :

*Et puis vinrent les neiges, les premières neiges de l'absence,  
sur les grands lés tissés du songe et du réel ; et toute peine remise aux hommes de mémoire, il y eut une  
fraîcheur de linges à nos tempes.*

(*Neiges*, I, OC, p. 157).

Le poète passe ici d'une vocation métaphorique concrète, *l'An noir*, à l'idée abstraite de *l'absence*. À travers ce mouvement d'abstraction, la présence du langage et son pouvoir d'évocation s'évanouissent, comme si l'expérience de l'exil conduisait également à un anéantissement de la parole poétique sur le manuscrit.

Initié par la valeur polysémique de la neige, le réseau métaphorique se poursuit :

[...] *l'aube muette dans sa plume, comme une grande chouette fabuleuse en proie aux souffles de l'esprit, enflait son corps de dahlia blanc*<sup>23</sup>.

La *plume*, associée, par analogie de couleur, au *dahlia blanc*, désigne, en premier lieu et métaphoriquement, les flocons de neige tombant sur le paysage auroral. Cependant, sa valeur polysémique lui permet de faire également allusion à l'outil d'écriture du poète, soumis à l'inspiration poétique, aux *souffles de l'esprit*. Deux systèmes métaphoriques se superposent ici, créant deux niveaux d'interprétation. Le deuxième, réflexif, introduit un discours métapoétique, le texte poétique méditant les conditions de sa genèse<sup>24</sup>.

**Une perte du sens ?**

Les neiges de l'absence provoquent l'évanouissement du réel : *les grands lés tissés du songe et du réel* au début du poème se convertissent en *les grands lés du songe* à la fin du poème. Cet effacement progressif du réel est donc matérialisé dans le corps textuel par la disparition du mot *réel* lors de la reprise du syntagme *les grands lés* à la fin du poème. Le réel a disparu, seul demeure le songe comme matière du poème. D'après la palette<sup>25</sup> présente sur le manuscrit, les mots ont perdu leur emprise sur le réel et, avec elle, leur pouvoir de signifier, de produire du sens : *les mots n'ont plus [...] signe ni sens*.

Ex 7, p. 4 :

un singulier dessein où les mots / paroles n'ont plus prise / pied / [illis.] / sens / signe ni sens.

Texte définitif :

*Ainsi l'homme mi-nu sur l'Océan des neiges, rompant soudain l'immense libration, poursuit un singulier  
dessein où les mots n'ont plus prise.*

(*Neiges*, IV, OC, p. 162).

---

<sup>23</sup> *Neiges*, I, OC, p. 157.

<sup>24</sup> Dès le début du poème, les *neiges de l'absence* se posent sur le paysage d'exil, mais aussi sur le texte, sur les *grands lés tissés du songe et du réel*. Les *lés tissés*, représentant le texte écrit, constituent une métaphore motivée par l'étymologie du mot « texte ». Le substantif latin *textus* « tissu, trame », est en effet formé à partir du verbe *texere* (*texo, texui, textum*) et signifie « tisser / tresser / entrelacer / fig. formuler, échanger des propos, composer ». Désignant la largeur du tissu, le « lé » figure également la page manuscrite, la dimension de la trame textuelle. Le songe et le réel font allusion aux deux domaines référentiels du poème, mais aussi à son contenu, à sa matière verbale et imaginaire. L'activation de l'étymon *texte / tissu* conduit donc vers une interprétation réflexive du passage. À travers la métaphore filée (« tissée »), Saint-John Perse nous révèle une conception de la création poétique comme « fabrication », « confection », « composition » - comme *poiesis*.

<sup>25</sup> Nous employons le terme de « palette » pour désigner une suite de variantes ayant la même valeur syntaxique. La palette est également appelée « paradigme » en linguistique. Les différents termes de la palette sont séparés par le signe /. Le début de la palette est marqué par le signe //, la fin par |.

Le mot *sens* forme une syllepse sur le manuscrit, les deux acceptions « direction » et « signification » s’y trouvant actualisées dans les expressions métaphoriques *homme sans cartes / tables | ni gnomon* (sens = direction) et < *le récit est* > *la démarche aberrante* (sens = signification).

Ex 7, p. 4 :

comme le voyageur, à la néoménie, dont la démarche / mémoire / conduite / vision / le visage / le regard | est incertain et < le récit est > la démarche aberrante, (homme sans cartes / tables | ni gnomon) voici que j’ai dessein d’errer [...]

Texte définitif :

*Et du côté des eaux premières me retournant avec le jour, comme le voyageur, à la néoménie, dont la conduite est incertaine et la démarche est aberrante, voici que j’ai dessein d’errer [...]*

(*Neiges*, IV, OC, p. 162).

La désorientation du voyageur dont la *démarche* est vacillante, la *vision* incertaine, le *récit* incohérent, symbolise l’errance de l’exilé, ainsi que celle de l’écrivain « nomade », dont la *démarche* scripturale est vouée à une quête métaphysique sans réponse. Les quatre termes principaux de la palette, le *regard*, la *démarche*, la *mémoire* et la *vision*, représentent les quatre instances de l’acte créateur : le *regard* cognitif saisit le réel, la *démarche* scripturale transforme cette impression du réel, dont le tracé sur le manuscrit garde la *mémoire*, en signes langagiers, pour donner naissance à une *vision* du monde et de l’œuvre, vision qui figure en tant qu’objet du poème. Dans *Neiges*, la *démarche* de l’écriture ressemble à une errance des mots sur la page de manuscrit, à la recherche d’un langage nouveau :

Ex 7, p. 4 :

< (là où j’ai vocation d’entendre (et de // surprendre / intégrer / voir / mimer / épier / sourire / agréer) > :  
jusqu’à des langues très // fraîches / lointaines / entières / compactes / peu nubiles et peu déliées / très lointaines / sans histoire / augustes / austères / farouches / prodigues / entières / intègres |  
et très // parcimonieuses / substantielles / essentielles / compréhensives / décentes / pudiques / fidèles / plénières / gravitées / louables / lointaines / distraites / austères / partiales / partielles |

Texte définitif :

[...] *voici que j’ai dessein d’errer [...]* parmi les plus hautes tranches phonétiques : [...] *jusqu’à des langues très entières et très parcimonieuses,*

*comme ces langues dravidiennes qui n’eurent pas de mots distincts pour « hier » et pour « demain »*

(*Neiges*, IV, OC, p. 162).

La première palette, composée de verbes d’action, désigne le travail du poète, ayant la *vocation d’entendre* (et de *surprendre / intégrer / voir / mimer / épier / sourire / agréer*). L’acte créateur se constitue ainsi de la perception du réel, que le poète, à l’écoute des choses, doit *entendre*, de la captation de ce réel, exprimée dans les verbes *surprendre / voir / épier*, de l’accueil de la sensation, représenté par les expressions *agréer / sourire / voir*, et enfin de la transformation du réel en une matière et une sensation poétiques, marquée par les mots *intégrer / mimer*.

Perception, captation, accueil et transformation, représentant les gestes principaux de la création artistique telle que Saint-John Perse la décrit dans son poème *Oiseaux*, mettent en lumière le pouvoir démiurgique du langage poétique, dont les qualités magiques sont explorées dans la deuxième palette du passage :

*langues très // fraîches / lointaines / entières / compactes / peu nubiles et peu déliées / très lointaines / sans histoire / augustes / austères / farouches / prodigues / entières / intègres |  
et très // parcimonieuses / substantielles / essentielles / compréhensives / décentes / pudiques / fidèles / plénières / gravitées / louables / lointaines / distraites / austères / partiales / partielles.*

Les adjectifs qualifiant le langage rêvé appartiennent à deux champs lexicaux. Le premier regroupe les adjectifs qui possèdent une valeur axiologique, morale. Ces variantes vont jusqu’à la personnification de ces *langues très lointaines*, auxquelles elles attribuent les qualités d’âme d’une jeune fille noble et idéalisée : honnêteté et loyauté - *intègres / fidèles*, pureté, innocence, virginité - *peu nubiles et peu déliées*, bienséance - *décentes / pudiques*, bonté et amabilité - *louables /*

*compréhensives*, dignité et fierté - *augustes / austères / farouches / gravitées*<sup>26</sup>. Le second champ lexical évoque le mythe romantique d'un langage originel, immémorial - *lointaines / entières / très lointaines / sans histoire* -, et d'une pureté aurorale - *fraîches / substantielles / essentielles*.

Cependant, la palette expose quelques variantes contradictoires, la richesse et l'abondance - *prodigues* - s'opposant à la sobriété et à l'ascèse - *austères / parcimonieuses*, la plénitude et l'unité - *plénières / entières* - au fragmentaire - *partiales / partielles*, la concentration - *compactes* - à la dissipation - *distraites*. S'agit-il d'un langage sacré, transgressant les oppositions catégorielles ? D'un langage poétique, à la fois originel et moderne, unitaire et fragmenté, un et multiple ?

Le réel se prolonge ainsi dans l'imaginaire, dans le rêve d'un nouveau langage susceptible d'évoquer et de figurer une réalité poétique, désormais substance du poème. L'absence du réel ne conduit pas au néant, mais au *songe* du réel, transformant celui-ci en possibilité, potentialité, virtualité. C'est pourquoi nous ne parlerons pas, comme Marc Gontard, d'une « annulation du sens », ou d'un poème « annonçant sa propre impossibilité »<sup>27</sup>. Même si l'association presque mallarméenne de la blancheur et de l'indicible risque parfois de culminer dans la dissolution diaphane de la sensation, la neige et le songe ne figurent pas l'absence de tout sens, mais, promesse de l'être et de l'inspiration, préfigurent son avènement postérieur sous une constellation crépusculaire.

### La promesse

La page blanche ne signifie donc pas la négation de l'acte créateur et de l'écriture poétique, mais symbolise la promesse d'un poème à venir, dans la mesure où la création est toujours une naissance à partir du néant, comme Saint-John Perse l'écrit dans son poème *Exil : Que de convoiter l'aire la plus nue pour assembler aux syrtes de l'exil un grand poème né de rien, un grand poème fait de rien [...]*<sup>28</sup>. L'absence du réel se convertit en une promesse de présence, en une potentialité immaculée et pure comme la neige, symbolisant le lieu poétique par excellence. Lieu de l'avènement auroral de la création qui est anticipation, de la poésie qui est espoir et attente, comme le dit le *Discours de Stockholm : L'amour est son foyer, l'insoumission sa loi, et son lieu est partout, dans l'anticipation. Elle ne se veut jamais absence ni refus*<sup>29</sup>. L'évidence de l'être se situe avant les mots, le sens est à reconquérir : [...] *nous remontons ce pur délice sans graphie où court l'antique phrase humaine [...]*<sup>30</sup>. Irrévéle dans une temporalité pure, avant les âges, avant le temps, enfoui sous la neige comme sous le poids d'un temps immémorial, *comme ces langues dravidiennes qui n'eurent pas de mots distincts pour « hier » et pour « demain »*<sup>31</sup>, le rêve philologique coïncide avec le songe au-delà du poème.

N'est-il pas l'émanation d'un désir désespérément vivant ? La poésie, au moment même de cette constatation de la stérilité du monde dépourvu de sens, au moment de la découverte de la vanité de la parole, se convertit en un potentiel de vivacité, en une puissance d'enthousiasme et de créativité, capables de métamorphoser le néant en plénitude : les *neiges de l'absence* produisant la béance douloureuse de la présence désirée — à un premier niveau de lecture celle de la mère aimée à laquelle le poème est dédié —, le poète fera de ce vide, infiniment fécond l'objet même de son poème. Créer à partir de l'absence et, dans une position plus radicale et plus absolue, à partir du néant : c'est de ce paradoxe que naît, dans une contradiction fondamentale, le trop-plein du chant. La poétique, telle qu'elle se manifeste dans le poème *Neiges*, pourrait être la mise en œuvre de cet oxymore : créer à partir du néant, c'est déjà, en l'évoquant, en *tissant les grands lés du songe et*

---

<sup>26</sup> L'adjectif « gravitées » semble être une invention de Saint-John Perse, formé probablement d'après le substantif « gravité », signifiant « austérité, dignité, majesté ».

<sup>27</sup> « Dans la mesure où le poème, en se représentant, parle de lui-même, nous nous trouvons en face d'une procédure tautologique qui exclut le sens. » (M. Gontard, *op. cit.*, p. 83).

<sup>28</sup> *Exil*, II, OC, p. 124.

<sup>29</sup> *Discours de Stockholm*, OC, p. 445.

<sup>30</sup> *Neiges*, IV, OC, p. 162.

<sup>31</sup> *Ibid.*

du réel, l'emplir de mots et de rêves, le peupler, l'habiter. Des *poudres mortes*<sup>32</sup> d'*Anabase* pourra enfin s'élever *un oiseau de cendre rose*<sup>33</sup> de la création nouvelle, le verbe poétique recréant le mirage d'un sens riche et plein, portant la *fraîche haleine de mensonge*<sup>34</sup> vers un accomplissement fragile, précaire, éphémère, accompagné du constat lucide de son impossibilité. L'accomplissement de la parole reste au-delà des mots.

La parole poétique fête les noces d'une nouvelle adhésion au monde : *Épouse du monde ma présence !...*<sup>35</sup>. Mais l'avènement de la présence n'est que promesse, peut-être mirage, voire mensonge, grâce au pouvoir trompeur des mots : *Épouse du monde ma présence, épouse du monde mon attente ! Que nous ravisse encore la fraîche haleine de mensonge !...*<sup>36</sup>. Lucidité critique et enthousiasme dionysiaque se donnent la main dans *Neiges*. Le monde, mais aussi le verbe sont traîtres, n'ayant pas d'emprise véritable sur le réel fuyant et impénétrable, intolérable et muet, radicalement autre.

La conscience du pouvoir maléfique des mots produit néanmoins le rêve poétique d'un langage pur, d'un *langage sans paroles*<sup>37</sup>, constituant *ce chant très pur de notre race, le chant de pur lignage*<sup>38</sup>, où l'acte de parole et l'être coïncident dans la transparence et de l'immédiateté. Le langage n'est plus médiation, discursivité. Là où le mot saisit l'instant de la manifestation ineffable du réel, il s'anéantit dans la plénitude de l'évidence, perdant son sens à la limite de la *félicité*<sup>39</sup>. La coïncidence exacte entre sentir et dire révèle leur fusion à la source de l'être, à son surgissement où le sens (analytique) cède à l'évidence, à l'éblouissement.

Rêve linguistique, morphologique, phonétique - le rêve d'une langue nouvelle est porté par le désir nostalgique d'une langue mythique, *l'antique phrase humaine*. Le sujet lyrique baigne dans le délice verbal d'une langue adamique :

[...] nous nous mouvons parmi de claires élisions, des résidus d'anciens préfixes ayant perdu leur initiale, et devant les beaux travaux de linguistique, nous nous frayons nos voies nouvelles jusqu'à ces locutions inouïes, où l'aspiration recule au-delà des voyelles et la modulation du souffle se propage, au gré de telles labiales mi-sonores, en quête de pures finales vocaliques<sup>40</sup>.

Après une errance poétique assimilée à l'exode du peuple hébreu - [...] *tant d'azyme encore aux lèvres de l'errant!*...<sup>41</sup> - le rêve philologique fait advenir sous l'aurore matinale du songe poétique le pays promis : ... *Et ce fut au matin, sous le plus pur vocable, un beau pays sans haine ni lésine, un lieu de grâce et de merci pour la montée des sûrs présages de l'esprit*<sup>42</sup>. Voici le passage manuscrit :

Ex 7, p. 4 :

un beau pays sans haine ni lésine, < (un beau pays sans âge ni // mémoire / méfiance / paresse / bassesse / sans ombre ni blessure / bassesse) >, un lieu de grâce et de merci pour / où // licencier / congédier | toute // bassesse / les ombres du / l'invasion / l'éclosion / la montée | des // sûrs / purs / beaux / seuls / fiers // présages / sentence / message | de l'esprit

---

<sup>32</sup> *Anabase*, VII, OC, p. 161.

<sup>33</sup> *Neiges*, III, OC, p. 161.

<sup>34</sup> *Neiges*, IV, OC, p. 163.

<sup>35</sup> *Neiges*, II, OC, p. 159.

<sup>36</sup> *Neiges*, III, OC, p. 161.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 160.

<sup>38</sup> *Ibid.*

<sup>39</sup> *Oiseaux*, VIII, OC, p. 417.

<sup>40</sup> *Neiges*, IV, OC, p. 162-163.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 163.

<sup>42</sup> *Ibid.*

## Texte définitif :

... *Et ce fut au matin, sous le plus pur vocable, un beau pays sans haine ni lésine, un lieu de grâce et de merci pour la montée des sûrs présages de l'esprit ; et comme un grand Ave de grâce sur nos pas, la grande roseraie blanche de toutes neiges à la ronde...*

(*Neiges*, IV, OC, p. 163).

Selon la palette, toute *bassesse* humaine, telle que l'avarice, la rancœur, la *paresse* et la *méfiance*, indignes de l'idéal princier persien, est bannie du pays promis, contrée paradisiaque et pure de toute douleur et de toute offense, *sans ombre ni blessure*. Appartenant à l'ère édénique *sans âge ni mémoire*, ce pays échappe également au règne implacable du temps, symbolisé, dans le poème *Sécheresse*, par cette *femelle grise du taon* [temps], *spectre aux yeux de phosphore*, *se jet[ant] en nymphomane sur les hommes dévêtus des plages...*<sup>43</sup>.

C'est cependant au seuil de l'épiphanie que le langage poétique éprouve sa défaite, face au surgissement du réel dans toute sa clarté éblouissante, [...] *gagné[s] soudain de cet éclat sévère où toute langue perd ses armes*<sup>44</sup>. Les armes du langage, nécessaires pour apprivoiser le réel, se révèlent impuissantes face à cette sensation qui dépasse le pouvoir analytique de la conscience, et la puissance suggestive des mots. La transparence de l'être dans son épiphanie glorieuse demeure au-delà des signes ; le dévoilement du mystère, caché sous la neige, *là où les neiges encore sont guéables*<sup>45</sup>, excède la parole. Le poème, abruptement, s'achève au seuil textuel sur l'expérience d'une limite - *Désormais cette page où plus rien ne s'inscrit*<sup>46</sup>. La vérité réside au-delà du texte, au-delà du langage.

## **La renaissance**

Nous assistons apparemment à l'évanouissement de la parole poétique au point suprême du poème. La transparence du sens a disparu, la neige provoquant l'opacité des signes. « Le poème ne peut qu'inscrire sur la page sa propre impossibilité »<sup>47</sup>. Ce phénomène semble inexplicable, voire paradoxal - s'agit-il là d'un procédé rhétorique qui s'approcherait de la prétérition ? Le poème énonce sa propre impossibilité d'être, et pourtant, il existe, il est là sous nos yeux.

*Au delà sont les grands lés du songe* : le sens réside au-delà, dans l'espace du songe, mais il renaîtra aussi dans un nouvel espace poétique, dans un nouveau poème. Le sens à conquérir est encore irrévélé, caché sous la neige, mais non pas totalement absent. La neige, manteau blanc qui enveloppe le secret de l'être, du signe et du sens, évolue ici du symbole de l'absence à la métaphore de l'occulte, du mystérieux, de l'hermétique : elle n'incarne pas l'impossibilité du sens, mais lance la quête d'un sens caché, dans [...] *la nuit même qu'elle* [la poésie] *explore, et qu'elle se doit d'explorer : celle de l'âme elle-même et du mystère où baigne l'être humain*<sup>48</sup>, acquérant ainsi un statut ontologique autant que poétique.

L'autoréférentialité de *Neiges*, mettant en scène le questionnement de sa propre naissance et de sa propre existence, apparaît ainsi comme une conséquence de l'opacité du réel, qui, se refusant au langage, représente désormais un obstacle à l'expérience et à l'expression poétiques. L'échec de la conscience humaine face au monde provoque la fermeture du verbe poétique, ne communiquant plus avec les choses, qui, auparavant, s'ouvraient à lui dans toute leur transparence signifiante. Insaisissable, hermétique, opaque, le réel, dans son refus du sens, lance son défi au langage, défi que Saint-John Perse relève dans sa poésie et dans sa poétique. Conscient de la difficulté d'écrire dans le monde moderne, il questionne le pouvoir du verbe face au réel et au non-sens du monde, fait le procès d'un langage poétique trop souvent défailant, et cherche, à travers un travail très original sur les mots, une réponse au défi lancé.

---

<sup>43</sup> *Sécheresse*, OC, p. 1396.

<sup>44</sup> *Neiges*, IV, OC, p. 162.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 163.

<sup>46</sup> *Ibid.*

<sup>47</sup> M. Gontard, *op. cit.*, p. 75.

<sup>48</sup> *Discours de Stockholm*, O.C., p. 445-446.

L'aspect formel de la poésie persienne et sa rhétorique exubérante semblent pourtant traduire une confiance infaillible dans le pouvoir du langage poétique, même si, idéologiquement, ce langage s'avère vacillant et mensonger, *traître* comme le *soleil*. Mais cette défiance, thème poétique, ne paraît point dépasser son caractère rhétorique et conceptuel, peut-être aussi existentiel, voire ontologique - sur le plan strictement formel de la création persienne, à aucun moment le flot riche du style élevé n'est interrompu ou réduit au tâtonnement, au balbutiement, au murmure incertain de la poésie moderne ou contemporaine. Nous ne pouvons donc parler d'un « anéantissement total de la parole » dans le poème *Neiges*, noyée dans l'impuissance finale de l'abstraction, telle qu'elle apparaît peut-être dans la poésie mallarméenne, où l'idéalisme épuré perd le dynamisme chatoyant de la matière réelle. *Neiges* esquisse plutôt une conception de l'acte créateur tout à fait originale : même si le poème y est à un certain point victime de la page blanche et de l'impuissance d'écrire, cette impuissance n'est jamais totale, mais représente une étape nécessaire de la genèse poétique. Elle s'insère, selon une conception non seulement poétique mais aussi ontologique, dans le mouvement de l'être, épousant le devenir du cosmos oscillant entre mort et renaissance, toujours égal à lui-même dans sa circularité régulière. Mouvement qui dépasse la faillite de l'écriture à la limite du poème autant que le désastre de l'histoire.

Le chant naît et meurt dans l'espace du poème, qui est en même temps l'espace de la page manuscrite, espace textuel en devenir où se profile le geste créateur. Cette image d'une écriture qui réfléchit sur elle-même, faute de s'ouvrir sur le monde qui ne fait que lui renvoyer sa vanité, se révèle notamment dans la dernière phrase du poème - *Désormais cette page où plus rien ne s'inscrit*<sup>49</sup> -, alexandrin dont la perfection métrique mime l'effet de clôture, d'une écriture qui se replie sur elle-même et refuse de s'ouvrir sur le réel. *Cette page* désigne l'espace du poème où la parole advient et expire, où l'écriture s'enferme dans son royaume langagier, en abolissant, en apparence, toute référence externe. Surface miroitante qui lui renvoie sa propre image au lieu de s'épanouir dans la profondeur d'un espace, le poème *Neiges* ne réalise pas tout à fait une telle fermeture parfaite et absolue, puisque, par la vertu prismatique du songe, il nous renvoie les éclats du monde extérieur.

Contingence, vanité, évanescence : le néant, tel dans la philosophie chinoise, dont Saint-John Perse s'est profondément imprégné non seulement lors de son séjour diplomatique de Pékin, mais, comme le révèlent ses lectures personnelles, sa vie durant, est énigme : le point extrême où l'esprit se concentre pour renaître ailleurs. Il signifie non pas l'absence, mais la potentialité, la promesse d'une épiphanie de l'être et du sens à venir : la parole advient sous un éclat nouveau, et, avec elle, la Vie et l'élan vital. Dans *Neiges*, cette épiphanie est bannie dans l'au-delà de l'espace poétique, mais non pas dans l'au-delà de l'œuvre puisque la parole renaîtra dans le poème *Vents* : *Elles [de très grandes forces en croissance] promett[ai]ent murmure et chant d'hommes vivants, non ce murmure de sécheresse dont nous avons déjà parlé*<sup>50</sup>. Voici l'importance du phénomène d'intratextualité qui illustre la transcendance du néant dans l'immanence du poème : l'œuvre ne se présente pas comme texte, mais comme expérience - expérience vitale et ontologique.

*Neiges* incarne de façon originale la confrontation du sujet avec l'opacité du réel et du signe. La conversion du néant en plénitude de l'accomplissement poétique ne va plus de soi ; telle l'œuvre d'un Sisyphé, elle est toujours à recommencer. L'écriture poétique moderne signifie le départ, toujours renouvelé, vers la conquête du sens : dans la violence de l'action, dans la contemplation du songe. Cette quête du sens, [...] *chose fragile et très futile, comme un frôlement de cils*<sup>51</sup>, unique justification de l'activité créatrice toujours recommencée, aboutit, çà et là, à l'épiphanie de l'être dans et par la parole, dans le cri ou le silence.

Esa Christine Hartmann  
Université Paul Valéry-Montpellier III

---

<sup>49</sup> *Neiges*, IV, OC, p. 163.

<sup>50</sup> *Vents*, I, 3, OC, p. 183-184.

<sup>51</sup> *Neiges*, I, O.C., p. 157.